

Dikran croyait qu'il existait deux lois de la nature, dont la première était la naissance, et la seconde, la mort, qui s'appliquaient à tous, partout, dans les montagnes arméniennes du Petit Caucase comme ailleurs. Il habitait dans un village de maisonnettes éparses, Garbèn, dont certaines, effondrées, avaient laissé des amas de grosses pierres, les ruines d'autres vies. De ce village, blotti dans un creux abrité au-dessous des parois rocheuses, où les maisons et les jardins étaient entourés d'un mur élevé qui les cachait à la vue, et qui de ce fait ressemblait à une longue rue de murailles en pisé, surplombant une vallée qui ignorait la verdure, il était depuis une dizaine d'années l'unique habitant — la solitude absolue que l'on ne rencontre qu'au milieu des déserts de sable. Quiconque, si jamais il eût pu arriver jusque-là, puisque les chaînons emmêlés rendaient les communications difficiles et qu'il était ardu de passer d'un versant à un autre, aucune route n'existait mais on pouvait y accéder en tracteur, eût été nécessairement frappé par cet isolement nu et dramatique, par l'aspect sévère et terrible de ces espaces où les hommes manquaient. Dans ces hautes terres sans arbres et sans herbe, où vivaient plus de bêtes que d'hommes, où le monde des bêtes et celui des hommes étaient mêlés, l'État était une puissance lointaine, plus près que le ciel, à peine moins redoutable. Dikran considérait que les affaires du pays ne le regardaient pas, comme s'il s'agissait d'un

langage qui lui était étranger, elles appartenait à un autre monde et n'avaient de sens que pour *ceux d'Erevan* ou *ceux de Gyumri*. Si une autorité supérieure était venue à Garbèn, tous auraient baissé la tête et ne l'auraient pas regardé dans les yeux, mais ils auraient gardé leurs yeux fiers et craché au sol dès son départ. Dans ce monde désert, personne n'avait de droit sur Dikran.

L'existence de Dikran s'écoulait depuis toujours loin des nouvelles du monde ; absent au monde mais présent à la Nature, il n'avait rien su des grands bouleversements du XXI<sup>e</sup> siècle — cela lui avait-il manqué ? Il ignorait que, très loin de lui, à plusieurs milliers de kilomètres de là, la mer avait eu raison des statues Moaï de l'île de Pâques qui montaient la garde depuis le XIII<sup>e</sup> siècle sur la côte et semblaient scruter le large en méditant sur le vaste océan qui un jour les ferait vaciller, si aisément tant l'île était exposée sans défense aux éléments, n'avait ni hautes falaises ni remparts de pierres ou d'arbres pour la protéger des vents du large et des hautes vagues. Dikran ignora tout de ce moment où les statues, colosses de plusieurs dizaines de tonnes qui dominaient les landes, toisaient les sommets des volcans arrondis, les habitations groupées où ne restaient plus que quelques hommes, tout fut submergé, où la mer emporta avec elles l'esprit des ancêtres conservé dans la pierre.

Dikran ne savait rien des dérèglements climatiques, des éléments déchaînés, des drames des hommes, ailleurs. Il leur survivrait, sans être fier ni même conscient de son courage, enfermé dans cette région désolée, comme les villages où les dictatures exilent leurs opposants pour les briser, une terre sans fleurs, où les seules

traces de couleur étaient des buissons de ronces entre les rochers ou quelques chétifs figuiers au feuillage gris de poussière. Le regard, où qu'il pût s'étendre, ne rencontrait qu'un horizon uniforme, une mer de terre et de roche grise et monotone, où le vent brûlait la terre et où le ciel était parfois assombri par le vol noir des corbeaux et, plus haut, par les grands cercles des faucons. Les flancs des montagnes qui entouraient le village de Dikran étaient échancrés par des ravins d'érosion inhospitaliers, auxquels le passage continu des glaces avait donné le brillant du métal et qui répercutaient la lumière du soleil en rayons éblouissants. Le climat rude, alternant les grands froids et les chaleurs extrêmes, durcissait les corps et les caractères des hommes. Quand on y est condamné, la solitude et l'austérité ne sont-elles pas belles ? Autrefois, les canaux d'irrigation dérivés du lit inférieur de l'Araxe, nourri par les rivières qui descendaient des plateaux volcaniques, apportaient l'abondance dans les steppes, mais les travaux hydrauliques avaient été délaissés depuis longtemps, et cette région était devenue une terre désertée et maudite. Dikran savait, il le tirait de son père, que dans les montagnes du nord il y avait des collines vertes, des prairies couvertes d'herbe, des collines d'où le regard pouvait porter au loin sans être contraint par les ravins et les falaises abruptes, des montagnes qui versaient l'eau à torrents, à remplir de vastes et profonds lacs, où l'on sentait l'odeur humide des forêts. On lui avait raconté le luxe et la profusion des pommiers, poiriers, cerisiers, abricotiers, pêchers, des vignes grimpantes, dans la haute vallée de l'Araxe, là où ses ancêtres avaient connu la

conquête par les Russes. Il savait qu'il existait un lac bleu, tant son eau avait la couleur du ciel, où pullulaient les truites et les saumons, que l'on pêchait en hiver en cassant la glace, un lac entièrement entouré d'une barrière solennelle de montagnes grises et grandioses, aux pentes nues de lave et de porphyre. Son père lui avait raconté que, très loin, le versant septentrional rejoignait la mer Noire — cette mer mythique, il l'imaginait dans son esprit d'enfant comme une eau croupie, comme l'eau au fond du puits, une mer sombre où se seraient déversés tous les malheurs du monde.

Le visage très osseux, allongé et maigre, un long ovale terminé par un menton pointu, des petits yeux enfoncés, Dikran était un de ces hommes au dos fatigué du soleil et du travail courbé, dont le visage portait les marques de l'ennui séculaire et de l'injustice subie et acceptée. Ses épais cheveux bruns, aussi foncés que ses yeux noirs, doux, presque mélancoliques, étaient devenus rapidement gris. Dès son enfance, il s'était fait remarquer par sa nature tranquille. Il avait toujours entendu que telle était la qualité des Arméniens : résignés, pacifiques, tranquilles, ils avaient su sauvegarder leur liberté, avaient su se soustraire à la dure condition de serf, au contraire des Géorgiens, belliqueux, prompts à porter les armes. Ignorant de la plupart des choses, il n'était pas stupide ; il était de ces hommes qui avaient une intelligence naturelle dans la tête plus que dans le regard, un trait qu'il tenait de sa mère. De ses parents, il avait gardé une photographie, une seule, désormais extrêmement abîmée, fragile et aussi précieuse aux

yeux de Dikran que les premiers livres imprimés en langue arménienne, en Europe, des livres de dévotion aux précieuses gravures commandés par les marchands arméniens qui parcouraient le monde. Il la regardait souvent, pour se rappeler leur visage, leurs attitudes, leur caractère, même figés par le temps en une image immobile en noir et blanc, le geste de protection affectueuse de sa mère, la fierté de son père. Leur bonheur éclatait, total, évident, au-delà de l'insouciance — pur. Dikran était l'aîné de deux garçons, son frère Sarkis avait deux ans de moins. Leur famille était originaire du sandjak de Malatia, l'ancienne Mélitène de l'Empire romain, qui avait été prospère au temps des Hittites et encore au Moyen Âge, puis commença à décliner avec la victoire des Seldjoukides contre Byzance. Quand l'obscurité tombée annonçait aux enfants l'heure du coucher, les deux petits garçons s'endormaient sous la voix de leur mère qui leur racontait des histoires si fabuleuses qu'elles semblaient des mythes, décrivait des héros aux capacités extraordinaires à deux jeunes esprits prêts à s'émerveiller des demi-dieux, Sémiramis, Tamerlan, la bataille de Manazguer, les princes d'Ansit ; leur histoire préférée était celle du combat entre les chrétiens de Mélitène et la légion romaine de Marc-Aurèle, qui se termina par la victoire miraculeuse des Arméniens, qui par leurs prières ferventes et continues avaient fait tomber la foudre sur les Romains. Les récits du soir s'arrêtaient toujours en 1914, quand la génération des grands-parents s'enfuit loin de la ville aux mille pêchers, arrosée par le Mélos ; les petits garçons n'en comprirent la raison que très tard. Le père et la mère du père de Dikran et Sarkis

partirent vers les montagnes, ils marchèrent longtemps, un âne à leurs côtés portait toutes leurs possessions, ils quittèrent bientôt les derniers noisetiers et les derniers pêcheurs, le vent soulevait une poussière épaisse qui les entourait comme un voile, ils marchèrent sans fin sur des chemins secs et rocailleux, s'accrochant aux ronces et aux chardons, ils marchèrent au-delà même des limites dont ils avaient entendu parler, vers des lieux qu'ils n'arrivaient pas même à situer par rapport à Malatia, enfin s'installèrent à Garbèn, abandonnant une ville prospère, riche de ses tanneries, magnaneries, orfèvreries, pour une région dure et hostile, où le travail manquait ou était difficile, la taille des pierres, les mines d'argent, de fer et de cuivre. Ils eurent une maison, des fils, une vie à eux — une maison d'absents où les disparus prenaient plus de place que les vivants. Quelques visages sur des photographies déjà vieilles semblaient se parler comme se confieraient l'une à l'autre des stèles commémoratives dans un cimetière. Il y eut bien un jour où les grands-parents de Dikran moururent à leur tour, il ne garda aucun souvenir de ce moment, ni de leurs dernières paroles ni de leurs adieux, ni même de leurs silhouettes égarées à Garbèn, avalés par le temps.

Dikran avait toujours entendu sa mère dire qu'il était né peu avant que les grenades ne fussent mûres, à peu près à la fin de l'été. Sarkis naquit deux étés plus tard. Alors même qu'il ne connaissait aucune autre langue que l'arménien, qu'il n'était jamais sorti de son village, il répéta toute son enfance qu'il partirait loin quand il serait adulte, comme son grand-oncle, le frère de sa grand-mère, dont tout le monde disait qu'il était parti

en Amérique, après avoir traversé à pied la totalité de l'Asie mineure occupée par les Ottomans, du nord au sud, de Malatia jusqu'à Alep, neuf mois d'exode, puis à Alep il gagna Tripoli, prit un bateau jusqu'à Marseille, et de là traversa l'Atlantique, mais personne n'en savait davantage, ni même si la rumeur était véridique, qu'importe pour Sarkis, qui chaque soir dans son lit réinventait la vie américaine de ce héros, ajoutant semaine après semaine mille aventures et anecdotes : la vérité qu'il inventait sous la couverture comptait davantage que la réalité historique, et l'avenir qu'il se rêvait était mille fois plus beau que le passé de sa famille, un passé d'enfants meurtris, de mémoires suppliciées et de routes de la déportation. Quand Sarkis eut atteint une haute taille et de larges épaules, il n'attendit pas un jour de plus, comme s'il avait déjà patienté trop longtemps, il fit ses bagages, emporta son seul autre habit et de l'eau, sa mère lui donna un baluchon où elle avait préparé quelques fruits secs et de la viande séchée, lui dit qu'elle prierait pour lui chaque jour de sa vie et lui demanda de prier pour eux qui restaient au village. D'autres habitants du village vinrent au moment de l'adieu. Les hommes pleuraient parfois ; on croit toujours que seules les femmes pleurent, mais les hommes pleurent aussi. Il se retourna une dernière fois, sa mère souriant courageusement, les yeux étincelants de larmes, bientôt elle ne vit plus même Sarkis tant ses larmes brouillaient ses yeux, avant même que la route ne le fît disparaître. Sarkis savait qu'il serait désormais pour tous ceux qui étaient restés à Garbèn « Sarkis qui était parti en Amérique ». Il commençait une nouvelle vie, où son passé s'évanouirait, mais où

il garderait la mélancolie du Masis, la montagne miraculeuse aux nuances infinies et aux formes changeantes et mystérieuses.

À Garbèn, personne ne savait lire et écrire ; Dikran, comme ses parents, était illettré ; ils avaient une idée bien vague de ce qu'étaient une école, un instituteur, un livre, un journal. Dikran, petit, accompagnait son père dans toutes ses tâches, à l'automne les provisions de bois de chauffage pour l'hiver, quand ils allaient ramasser du bois mort, à l'été cueillir des fruits dans les vergers sauvages, s'occuper des brebis et du modeste champ.

Dikran avait eu une femme, un fils aussi. Il avait épousé une fille aux yeux brillants et aux longues nattes, qui descendaient jusqu'à la taille, pour qui son cœur battait à éclater dès qu'il la voyait ; il savait qu'elle ferait une bonne épouse, parce qu'elle était travailleuse, elle aimait travailler en plein air, s'occuper des animaux ; fille aînée, elle s'était occupée de ses petits frères pour aider sa mère, elle connaissait des histoires qui parlaient du monde qui existait au-delà des montagnes, qu'elle tenait de ses parents, qui avaient habité une grande ville ; il aimait quand elle les lui racontait. Ils s'installèrent dans une maison à eux, joyeux ; une vie paisible s'ouvrait devant eux. Il la regarda s'occuper de choses qui étaient pour lui des affaires de femmes ou des enfantillages, elle s'occupait de la vaisselle, du linge, cousait les vêtements, rangeait les lampes, empilait les couvertures, s'affairait sans cesse dans la maison, elle gardait les provisions et les récoltes dans une pièce à côté. Sur le toit plat de la maison, quand arrivait la saison chaude, elle mettait à sécher des fruits et des herbes. Un jour, il y avait plus



de trente ans désormais, elle avait mis au monde un bébé vagissant, une voisine avait tranché le cordon sanguinolent, puis avait lavé le fils déjà aimé, à l'eau froide dans un baquet et l'avait emmailloté; Dikran l'avait regardé intensément, étonnés l'un comme l'autre, il ne savait plus que penser, l'émotion, la fierté, l'orgueil se mêlaient; il était si grand, si fort, face à un être si petit, si frêle. Le fils avait crié, hurlé, puis, épuisé par ses pleurs, s'était endormi pour la première fois dans la maison de ses parents. Les voisines, les tantes, d'autres tantes encore étaient venues se réjouir, en souhaitant à la mère, épuisée et épanouie, que ses yeux restent toujours brillants. Le bébé avait bu le lait qui jaillissait comme le fleuve Tigre, il avait tété les seins de sa mère jusqu'à ce qu'ils s'épuisent et ressemblent à ceux des grands-mères, puis il avait rongé le pain et appris à le mâcher, rampé sur le kilim aux lignes rouges et vertes, appris aussi à ne plus s'épouvanter des ombres que le feu dessinait sur les murs, créant des montagnes de ténèbres et des monstres terribles. Il était devenu un petit garçon agrippé aux jupes de sa mère, qui lançait des pierres sur les oiseaux migrant vers les terres chaudes, puis un jeune homme qui apportait sa contribution aux travaux de la famille. Les yeux de la femme de Dikran, douce, aux cheveux noirs très lisses, craignant Dieu, qui répétait souvent que le destin d'une femme était pesant, restèrent longtemps brillants, du sourire d'un bonheur intérieur, puis ils brillèrent différemment, c'était la fièvre, se fermèrent, enfin ses lèvres cessèrent de trembler, ses mains frêles et petites serrées sur le genou de Dikran se relâchèrent. Dieu avait entendu sa prière,

comprit Dikran, car elle avait toujours demandé une seule chose dans ses suppliques, mourir avant d'avoir versé tous les torrents de larmes que contenait son cœur. Ils s'étaient rencontrés, aimés, épousés, avaient dormi tant d'années côte à côte, cette figure si familière était devenue immobile et sans pensée ; bientôt, un souvenir. Dikran s'enveloppa dans sa douleur. Il arrêta de remonter la pendule murale, dont l'aiguille resta immobile, la durée n'avait plus de sens, l'aiguille et Dikran étaient pétrifiés dans un présent éternel qui se dilatait à ne plus finir. Dans la petite maison, où le veuf n'occupait plus qu'une seule pièce, le silence avait pris une densité, une épaisseur telle qu'il semblait être l'attente inquiète d'un événement qui tardait. Il oublia son âge, deux ans de plus ou de moins n'étaient rien face à la durée indéfinie des montagnes grises. Comme les ânes et les chèvres, capables de rester immobiles et songeurs, Dikran ignorait le temps des hommes, replié sur lui-même et son propre temps. Il pensait que l'on mettait toujours trop de temps à mourir.

Tous étaient morts ou partis. Il était veuf depuis une dizaine d'années, son fils était parti à la ville, là où tout était disponible en abondance, où tout était moderne et confortable, où la profusion était accessible et donnait un sentiment de bonheur ; lui non plus n'était jamais revenu. Dikran avait même perdu l'habitude d'entendre sa propre voix, que sa femme disait rauque, éraillée par le tabac, la chaleur, peut-être par la fatigue des jours et par mille regrets contenus. Les mots étaient refoulés dans les profondeurs de sa gorge, avalés dans la béance de la solitude, le retrait du monde. Pris dans le cours indifférent

et inhumain des années mais insensible au flux et au mouvement, absolument détaché, il était condamné au vide absolu, comme en ces temps d'avant l'Histoire où les choses, les animaux et les êtres n'avaient pas de nom et où l'homme était entièrement pris dans la Nature, sans recul, bête sauvage parmi les bêtes sauvages. Une parole pouvait-elle même naître dans le vide ?

Dikran était entouré par le grand silence de la campagne, qui pesait jusqu'à l'intérieur des maisons, un silence encore plus épais quand, au début du printemps, les brumes blanchâtres stagnaient dans la vallée, alors l'immobilité était encore plus lourde sur les roches solitaires. L'été, seul le bourdonnement continu des mouches rendait sensible l'écoulement des heures. Parfois, l'air vibrait des bruits des sabots des ânes, des bêlements des chèvres, elles l'inquiétaient toujours, s'échappaient de l'enclos et dévalaient en biais, comme des chamois dans les montagnes, il devait aller les chercher, il craignait qu'elles ne se fissent mal et perdissent leur lait, et finalement les retrouvait, noires et sales, sous les arbres maigres. Dans son village, les paysans disaient que la chèvre était un animal diabolique.

Sa vie, comme celle des animaux, se pliait à la succession des saisons, les premiers froids de l'automne, en l'hiver les terribles bourrasques de neige et de vent froid, les tourbillons glacés qui le pénétraient jusqu'aux os, entraient en rugissant dans la cheminée, le gel qui rougissait les mains, les pluies abondantes qui reverdisaient les paysages, les nuits commençant plus tard et les jours s'allongeant, le retour du soleil et de l'air chaud.